

**Zeitschrift:** Swiss textiles [English edition]  
**Herausgeber:** Swiss office for the development of trade  
**Band:** - (1964)  
**Heft:** [1]  
  
**Artikel:** 60 ans de mode parisienne : 1900-1910  
**Autor:** D'Azincourt, Ta Ghyslaine  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-798203>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## 50 ans de mode parisienne

Broderies et cotons fins de Saint-Gall. Pailles de Wohlen. Rubans de Bâle. Soieries de Zurich

# 1900-1910

Très chère Maggie,

Deauville, ce 8 août 19...

Je ne t'ai pas écrit depuis des siècles, et je m'en veux au-delà du possible, ce qui te dispense de m'en tenir rancune, puisque je plaide coupable.

Je ne t'ai pas écrit, et c'est la faute de Gontran. Il est, comme tu le sais, assez insupportable. N'était son allure, ce style «urf» qui ne l'abandonne jamais, et aussi — faut-il l'avouer? — sa générosité, j' imagine que son haut de forme gris, sa redingote, ses jumelles et ses souliers vernis ne seraient plus qu'un souvenir.

A propos de souliers, sais-tu qu'il oblige son valet de chambre, chaque matin, à les vernir au tampon? Lorsque je l'en ai raillé, il m'a cloué le bec en me disant qu'il prenait exemple sur Doucet, notre cher Doucet, qui habille toujours si bien, et que c'est le couturier qui lui avait confié sa recette...

Je suis contente d'être à Deauville, je vais pouvoir me reposer. Le matin je me lève très tôt, vers onze heures, et je vais ensuite, quand je suis prête, à une heure, faire le tour de la rue Gontaut-Biron. Ensuite, après les emplettes obligatoires, Gontran, qui ne me quitte pas, m'emporte dans son automobile. Je t'en parlerai plus loin de cette automobile. Nous allons déjeuner à l'Auberge de Guillaume-le-Conquérant, à Dives, où je ne manque pas de



gratter la gorge du perroquet. Puis, nous allons, soit aux courses, soit prendre le thé à la ferme Marie-Antoinette. Ensuite nous revenons dans le centre de Deauville, nous dînons, nous allons au Casino, et, parfois, nous dansons. J'ai pris des leçons de tango, la nouvelle danse dont toutes les femmes sont folles. Gontran, qui est très croyant, voudrait que je ne danse plus le tango, que le pape a interdit, mais la « furlana », que Sa Sainteté préconise. Ça m'est égal, je veux tangoter, comme dit Fragon, notre gentleman de la chanson. Tant pis pour Gontran. Et puis ne va pas croire ce qui n'est pas, mais j'adore faire des « corte » avec le danseur du Casino, des corte si spectaculaires que même cette chamelle de Yolande en reste bouche bée.

Pour danser, j'ai des robes de Poirer, tu sais, les nouvelles robes entravées. Ce n'est pas très commode, mais c'est si joli ! Dans l'après-midi, naturellement, parce que, le soir, je porte des robes de Chéruit ou de Paquin, avec des flots de dentelles. Des dentelles suisses, m'a-t-on dit chez Paquin. Il y en a une avec une énorme collerette en guipure de Saint-Gall, qui rend toutes nos amies jalouses. Ensuite je vais perdre quelque argent au 30 et 40. C'est un jeu très facile : on ne comprend rien. Il y a un type qui retourne les cartes. Quand il a fini de les retourner, tu as gagné ou perdu. Mais, avant de continuer à te décrire ma vie de Deauville, il faut que je te parle des derniers jours de Paris. Figure-toi que Gontran s'est acheté une 18 HP Peugeot. Il dit que c'est le modèle qui gagne toutes les courses et qu'il peut gratter tout le monde avec. L'automobile est une torpédo, ce qui veut dire qu'on

est en plein vent. J'ai un cache-poussière, et un  
lapeau que Lewis m'a créé tout exprès, mais  
il a du mal à rester sur ma tête, malgré la voilette,  
les épingles, et le voile que je noue sous mon menton.  
Enfin, pour étrenner la Peugeot, nous sommes allés  
à une garden-party que donnait, au Vésinet, Jeanne  
d'Arvin, la couturière qui monte. C'est une grande  
maison, genre normand, avec des  
chaises, et des tas de gnômes  
et de champignons en céramique,  
des faux vieux puits, et des brou-  
sses pleines de géra-  
niums : c'est du der-  
nier chic.

Nous étions à peine  
arrivés, et le mé-  
canicien garait la  
machine, lorsque  
Liane, je veux dire  
la princesse Ghika,  
ma chère, est des-  
cendue de son dou-  
le phaéton. De-  
puis qu'elle est prin-  
cesse roumaine, no-  
ne Liane a un peu  
perdu le sens. Elle  
avait mis, pour ve-  
nir à la campagne,  
une robe longue,  
dont un négrillon  
avait le retroussis,  
et tandis qu'un autre  
portait noir la proté-  
geait du soleil avec  
une ombrelle d'or-  
ange et mauve.

À propos d'ombrel-  
le, Gontran ne  
peut pas que je sorte  
sans quand il fait  
soleil, en raison, dit-il, de mon  
teint de lis qui pourrait se gâter.  
Je te l'ai dit, je suis heureuse de me  
reposer, après une saison terrible.

Nous avons été bousculés, ces derniers mois, allant de  
théâtres en ballets, de séances de cinématographe en  
soirées costumées. Presque chaque soir, nous avons  
dîné chez Maxims, où Gontran a sa table à côté de  
celle de Letellier. On serait très bien chez Maxims  
si on n'y rencontrait pas toujours cette rosse de Sem-  
blant les croquis sont bien ce qu'il y a de plus méchant.  
En tout cas, le soir de la première des Ballets russes,  
tout Paris soupait rue Royale. Nous étions un peu  
fous d'avoir vu Nijinski s'envoler au travers des por-  
tants, dans les extraordinaires décors de Bakst. J'ai  
été présentée à Serge de Diaghilev, l'organisateur des

ballets. Il a un goût exquis. Il m'a fait les plus grands  
compliments sur ma robe de Poiré, un fourreau orange  
et vert cru que Paul a créé sur Sarah Rafale. Puis il y  
a eu le Grand Prix. J'étais tout en blanc à Longchamp  
avec du tulle rebrodé et de la mousseline. J'ai eu un  
succès fou.

Nous sommes partis pour Deauville avec la Peugeot.

Jusqu'à Pacy-sur-Eure, tout a  
bien fonctionné. Nous nous som-  
mes arrêtés pour déjeuner. Mais  
l'après-midi, ma pauvre Maggie,  
a été affreuse ! Nous  
avons dû changer  
trois fois de pneu-  
matiques, si bien  
que, partis à 10 h.  
du matin de Paris,  
nous étions à Deau-  
ville à 6 heures du  
soir. J'étais couverte  
de poussière, et Gon-  
tran, de méchante  
humeur. Mais quand  
je suis sortie de la  
chambre de bains,  
dans mon déshabillé  
en crêpe Georgette  
rose, son caractère  
s'est amélioré.

Que te dirai-je  
d'autre ? Ah si :  
Helleu est en train  
de faire mon por-  
trait, j'en suis très  
fière.

Je m'amuse beau-  
coup ici. D'autant  
plus que Gontran a  
été obligé de partir  
chez sa tante à  
héritage, Ermeline

de Bois Douillet, en Dordogne.  
Quelle chance nous avons de  
vivre ce début de siècle, de  
connaître le progrès, le métro-

politain, le cinématographe, l'automobile, l'aéroplane !  
Il y en a un qui s'est posé, l'autre jour, près de  
Deauville. Il volait à au moins trois étages de hauteur  
et nous l'avons poursuivi avec la Peugeot...

Je m'arrête, très chère, car cette lettre est d'une  
longueur effrayante et j'ai juste le temps de m'habiller  
pour le dîner. Les d'Outremer viennent me chercher ;  
je vais mettre ma robe vert Nil, celle qui est large, avec  
des bouillonnés rattrapés et des rubans. Je vais avoir  
un fameux succès ; je t'en parlerai dans ma prochaine  
lettre. Mille baisers sur ton museau rose.

Ta Ghyslaine d'Azincourt.

